Marie-Odile MUNIER

Sœur Marie-Odile MUNIER est archiviste et conservateur de l'Abbaye-Ecole de Sorèze, où Lacordaire a terminé sa vie. Elle a dirigé la publication des Actes du colloque « Lacordaire et quelques autres… Religion et politique » (Albi, Presses du centre universitaire Champollion, 2003) et vient d'être promue Officier de l'ordre des Arts et des Lettres.

L'éducateur de Sorèze

« Je renonce à tout pour ma vocation qui a été constamment l'enseignement de la jeunesse »

Lacordaire, le 2 octobre 1854

Les quelques mots de cette inscription trouvée sur la plaque de marbre au pied des marches qui mènent aux appartements Lacordaire montrent à quel point le Père était hanté par l'enseignement et l'instruction de la jeunesse.

L'Abbaye-École de Sorèze

Le Père Lacordaire arrive à Sorèze au cours de l'été 1854, pour permettre à une des plus vieilles écoles d'Europe de reprendre un nouveau souffle. Sorèze, petite cité du Languedoc, située au pied de la Montagne Noire et à la porte de la plaine de Revel, est fière de sa longue histoire, de son patrimoine architectural et culturel. Au VIII^{e} siècle, une abbaye bénédictine est fondée par Pépin, roi d'Aquitaine. Pendant dix siècles, des moines vont vivre selon la Règle de saint Benoît. L'abbaye connaît des heures de gloire et des périodes tragiques ; détruite plusieurs fois et reconstruite enfin après les guerres de religion, elle est affi-

← L'inauguration de la statue de Lacordaire (accompagné d'un élève) dans la cour de l'école de Sorèze, le 23 juillet 1888.

liée à la célèbre congrégation de Saint-Maur. Les religieux quittent Sorèze en 1791, en pleine tourmente révolutionnaire, mais l'école est maintenue dans ses murs par la volonté d'un religieux qui avait prêté serment et qui avait pleinement adhéré aux idées nouvelles, François Ferlus[1].

1. François Ferlus (1744-1812), bénédictin, professeur de rhétorique à Sorèze.

Les difficultés ne manquent pas aux différents successeurs de ceux qui avaient fait de Sorèze un vaste laboratoire de pédagogie. La tâche qui attend le nouveau directeur est immense, la situation financière est catastrophique et le nombre des élèves, décroissant. L'École dans laquelle arrive le prédicateur de Notre-Dame et le restaurateur de l'Ordre dominicain en France est une vieille institution, une école qui surprend dès que l'on en franchit le seuil. Cette école étonne par son mélange de réel et d'imaginaire, de grandiose et de délabré, ses salons élégants, son escalier d'honneur qui mène aux cellules et au cloître haut et se développe en une seule révolution dans une très belle cage, ses écuries dans lesquelles il y a encore des chevaux, ses toitures immenses dont on se demande comment elles passeront l'hiver.

Avant que le Père Lacordaire ne vienne dans le sud de la France pour y vivre ses dernières années, peu le connaissent et ont eu le privilège de l'entendre, de l'écouter, à l'exception de Maurice et Eugénie de Guérin du Cayla[2], et de la comtesse de Ménard du château de Bélissen[3].

2. Près de Gaillac (Tarn).

3. À Montbeton (Tarn-et-Garonne).

Rénovation des lieux

Le Père Lacordaire arrive à Sorèze en la fête de saint Dominique ; il préside les *Exercices* et prend officiellement ses fonctions de directeur. Il décrit ces jours de fête : « J'ai présidé à des luttes gymnastiques, à des passes d'armes, à des courses à cheval, à des scènes de théâtre, à je ne sais combien de choses que je n'avais pas vues encore […] Je comparais les premières années de ma jeunesse à ce parc splendide, à ces eaux, à cet air si libre qui m'entouraient de toutes parts et j'enviais le sort de ces jeunes gens que je voyais s'épanouir au milieu de tant de beautés…[4] ».

4. LACORDAIRE, *Lettres à des jeunes gens recueillies par l'abbé Perreyve*, Douniol, Paris, 1878, Lettre LXVIII, p. 299-300.

Le religieux, soucieux de redonner d'une certaine manière ses lettres de noblesse à la vénérable institution, désire également mettre de l'ordre dans l'immense propriété. « La première

chose que j'ai faite a été d'abattre dans le parc deux cents pieds d'arbre. C'est toujours pas là que je commence, n'importe où je suis pourvu que je sois le maître […] et les arbres abattus, ç'a été une visite générale de la maison et une foule de réparations s'exécutent en ce moment […] Je me fais une réputation colossale de tout voir et de pénétrer dans des trous inconnus aux générations qui m'ont précédé »[5].

5. *Ibidem,* Lettre LXVIII du 21 août 1854, p. 299-300.

Principes d'éducation

Tout le programme de l'œuvre éducatrice du Père Lacordaire tient dans ces quelques lignes quand il écrit à son ami de toujours, Théophile Foisset : « Pour être un vrai chrétien, il faut d'abord être un homme, VIR », et « en recherchant le surnaturel, gardez-vous de perdre le naturel »[6].

6. Lettre à Foisset, t. II, p. 312.

Il rend hommage à ses prédécesseurs, l'abbé Gratacap et l'abbé Bareille qui ont tenté de remettre l'école sur les voies chrétiennes. Les bénédictins mauristes avaient mis en place un plan d'études exceptionnel pour l'époque, un enseignement personnalisé où chaque élève pouvait gérer son emploi du temps. Le Père Lacordaire ne veut pas rompre avec les traditions pédagogiques de Sorèze et il n'a pas l'intention d'apporter quelque changement fondamental à un plan d'études justifié par un siècle d'existence.

Mais il envisage d'instaurer à Sorèze ce qu'il avait connu au lycée de Dijon et son désir est de remettre l'enseignement à la place et au niveau que lui doit en priorité toute école, ajoutant que la religion « doit tenir le premier rang parce qu'elle est la science de Dieu, de l'âme et des destinées, la plus grande lumière de l'homme, sa force décisive contre les passions des sens et de l'esprit… »[7], « les lettres viennent après […], [elles sont] avec le christianisme le principe de toute civilisation… »[8].

7. G. MONSERRET, o.p. in *Mémoire dominicaine – Écoles et Collèges*, Cerf, 1993, n° 3, p. 43-46.

8. *Prospectus de l'École*, 1854.

Après avoir rappelé que les sciences ne viennent qu'en troisième lieu, le Père Lacordaire fait l'éloge du beau, ces arts de l'esprit tels que le dessin, la musique, la sculpture qui permettent d'acquérir une éducation complète. Il termine par les arts du corps qui sont une des conditions d'une vie bien pondérée. « Sorèze, dans la vaste ordonnance de sa discipline n'est ni un cloître voué à l'enseignement exclusif du grec et du latin, ni une

caserne, ni une académie d'agrément, c'est une école où la religion, les lettres, les sciences, les arts se partagent les heures d'un jeune homme et se disputent son cœur »[9].

9. Cette sentence du Père Lacordaire figure sur le mur ouest de la salle des Illustres.

Réforme de la discipline

Le nouveau directeur envisage très rapidement quelques réformes : « Des réformes, j'en fais de toutes natures. On en paraît content. J'ai supprimé les vacances de Pâques, les représentations théâtrales des premiers jours de Carême et de la fin de l'année, les sorties régulières des premiers jeudis du mois, l'usage de vendre aux élèves du sucre, des gâteaux et autres friandises. Je les fais lever une demi-heure plus tôt, c'est-à-dire à cinq heures, hiver comme été ; j'ai rejeté au temps des récréations tous les exercices du corps, diminué les classes de musique, augmenté les heures d'étude, enfin tout bouleversé au profit du travail et de la sévérité […]. L'École est évidemment sauvée si la bonne discipline s'y maintient et si les études se fortifient pendant cette année »[10].

10. Lettre à Madame Swetchine publiée par le comte de Falloux, Perrin, Paris, 1899, Lettre du 4 novembre 1854.

Éducateur né, le Père Lacordaire l'était pleinement. Aussi dès son arrivée, il recrute de bons professeurs motivés, n'hésitant pas à faire appel à des laïcs. Il se ménage des temps de rencontre avec les élèves, suscite des réunions où les élèves peuvent échanger, donne des responsabilités et sait habilement manier récompenses et punitions. Lacordaire veut une école où une large part est réservée à l'éducation de l'homme et pour réaliser son grand projet, il met en place une administration dans laquelle chacun des membres doit jouer sa propre partition.

Les structures de l'école et les méthodes nouvelles

Le père prieur, ou le père sous-prieur en son absence, jouit de tous les pouvoirs. Le censeur, investi de l'autorité disciplinaire, fait respecter le règlement. Le père régent, ou directeur des études, est responsable de l'enseignement. Un poste important est celui du procureur – ou de l'économe – chargé des intérêts de la maison ; il exerce sa haute autorité sur tout ce qui est matériel. L'aumônier préside aux cérémonies du culte. Le Père Lacordaire et ses frères en religion posent les fondements d'une école de la foi en organisant

de nombreuses prédications, en facilitant les confessions. De plus, la porte du prêtre-éducateur est ouverte à tous et à toute heure.

L'École est divisée en dix classes, de la neuvième à la philosophie, et l'enseignement dispensé porte sur toutes les connaissances. Les élèves sont répartis en quatre sections, ces sections ayant chacune leur cour plantée d'arbres, leur dortoir et leur réfectoire. Chaque division a son quartier distinct avec deux préfets de discipline et un domestique.

Les moyens d'émulation complètent les méthodes mises en place à Sorèze. Les notes hebdomadaires sont résumées en un classement mensuel. Le tableau d'honneur est publié lors de la Dominicale et un certificat d'excellence, valable pour un mois, est décerné à l'élève qui a donné pleinement satisfaction. À la veille des grandes vacances, lors de la distribution des prix, une médaille, en or, argent ou bronze, frappée à l'effigie du Père Lacordaire concrétise le prix décerné à l'élève.

Comment ne pas mentionner l'Athénée, l'Institut et le titre d'Étudiant d'honneur ? L'Athénée est une académie littéraire composée de l'élite du collège, soit vingt-quatre membres. Seuls les élèves de l'Athénée sont aptes à devenir membres de l'Institut qui est une division privilégiée de douze étudiants. Ces élèves prennent leur repas à la table des maîtres et peuvent circuler librement dans le parc pour le temps de leur récréation. Ils ont également un dortoir à part. Quel élève n'a-t-il pas rêvé de devenir un jour membre de l'Institut ?

Être étudiant d'honneur est la récompense suprême conférée par le directeur seul lors de la distribution des prix. Le jeune élève devenu étudiant d'honneur à la fin de ses études bénéficie de certains avantages : son nom est inscrit dans un grand tableau suspendu dans le salon de l'École ; il a droit, chaque année, à un séjour de quinze jours dans son ancienne école ; invité à la distribution des prix, il reçoit par courrier, communication des grands événements de l'année. Enfin, à son décès, une eucharistie est célébrée à son intention et le directeur prononce son éloge.

Pour être un vrai chrétien, il faut d'abord être un homme. En recherchant le surnaturel, gardez-vous de perdre le naturel.

Une institution en plein essor

Les difficultés ne manquent pas, mais le Père Lacordaire se plaît à Sorèze et se rappelant de la solitude de Versailles, il écrit à une de ses correspondantes : « Sorèze est aujourd'hui mon Versailles. Il est solitaire comme le palais de Louis XV, et il y a aussi quelques célébrités que nous fêterons au cours des cérémonies du centenaire de la réouverture de l'École[11]. Maintenant, nous voici dans l'activité de la rentrée […]. Nous serons cette année deux cent soixante-dix internes. Je suis surtout consolé par le progrès constant de nos élèves dans la discipline, le travail, la religion et les bonnes mœurs. Je vous assure que je n'ai jamais été plus heureux »[12].

L'afflux des élèves l'oblige à construire des dortoirs, à créer une quatrième cour de récréation, enfin « à [nous] jeter enfin d'agréables, mais coûteux ennuis d'accroissement ». Le Père Lacordaire met en œuvre des chantiers importants pour recevoir les invités et les hôtes de marque conviés aux différentes festivités et qui désirent connaître l'institution dont la renommée n'est plus à faire. Mais il fait également des aménagements pour accueillir le noviciat du tiers-ordre enseignant. Au cours des années 1856 et 1858, il engage des dépenses pour la grange, la volière, la porchère et ses dépendances, ainsi que le grand portail donnant sur la route de Castres.

Une pédagogie personnalisée

Le Père Lacordaire, enseignant et éducateur, sait prendre sur son temps personnel pour partager les moments de détente de ses élèves. Il les emmène se promener aux alentours et trouve toujours ainsi une occasion de parler avec eux plus librement. La Montagne Noire n'est pas loin, et les sombres forêts qui habitent ses pentes sont parsemées de chemins qui conduisent à de verdoyantes vallées. Le bâton à la main, il n'hésite pas à se rendre au lac de Saint-Ferréol ou au Lampy afin de goûter les plaisirs d'un déjeuner sur l'herbe.

La pédagogie du maître ne s'arrête pas aux promenades et aux explorations des grottes. Comme ses prédécesseurs, il attribue beaucoup d'importance à l'émulation qu'engendrent les

11. Pour fêter le centenaire de la réouverture de l'École en 1757 par dom Victor de Fougeras, le Père Lacordaire avait désiré que cette année jubilaire reste dans les esprits et dans les cœurs. De nos jours, il subsiste l'ancienne salle des fêtes devenue le *Panthéon des gloires* de Sorèze, le cèdre planté à l'emplacement du fort de fortification, l'obélisque au milieu du parc.

12. *Lettre à la comtesse Eudoxie de La Tour du Pin*, Paris, Douniol. Lettre 75 du 26 octobre 1857.

joutes oratoires qui sont pratiquées dans le cadre des sociétés littéraires. Le Père apprend aux jeunes élèves à prendre la parole sous forme de discussions thématiques ; il leur propose un sujet de littérature, d'histoire ou de philosophie et leur demande de l'exposer de façon contradictoire.

Les exercices de fin d'année tels qu'ils existaient au XVIII[e] siècle sont remplacés par la distribution des prix. Parents, invités et élèves se retrouvent dans l'ancien théâtre pour la proclamation des résultats et la remise de la médaille aux élèves qui méritent d'être récompensés pour leur travail. Le Père Lacordaire ouvre la séance par un discours dont le sujet porte sur l'éducation, le rôle du maître dans son rapport avec l'enfant qui lui est confié. Le discours prononcé le 7 août 1856 ressemble à une longue et belle méditation sur la conception que Lacordaire se faisait du maître, de celui qui enseigne, du pédagogue.

13. Jean CHRYSOSTOME, *Sur la vaine gloire et l'éducation des enfants*, SC, n° 188, 1972, liv. 229-244, § 16-19.

Saint Jean Chrysostome disait déjà : « Lorsque, dès le premier âge, les enfants manquent de maîtres, que deviennent-ils ? (…) En fait, pour apprendre à [ses] enfants les arts, les lettres, l'éloquence, chacun met tous ses soins »[13]. C'est aussi le projet de Lacordaire.

« Avons-nous été des maîtres ? Question délicate dont Dieu est peut-être le seul juge, mais que nous avons le droit d'examiner dans notre conscience, soit pour nous rassurer, soit pour nous instruire. Qu'est-ce donc qu'un maître ? Qu'est-ce que ce caractère qui doit être le nôtre, et que la langue, interprète infaillible des idées communes, appelle d'un nom d'autant plus expressif qu'il s'applique aujourd'hui à moins d'hommes et à moins de choses ? (…) Nous sommes maîtres parce que nous sommes des initiateurs ; nous sommes maîtres au sens où le Sauveur du monde disait à ses disciples : *Ne vous appelez point maîtres, car c'est moi seul qui le suis pour vous…* »

Si nous sommes de véritables maîtres, il faut que nous aimions nos élèves, que nous jouissions de leurs succès.

« Si [l'amour] manque à l'enfant, son éducation ébauchée sous un principe de vie, avortera au contact d'un élément glacé. L'école lui sera triste et étrangère ; il sera prisonnier plutôt qu'habitant et son regard, perdu dans l'avenir, lui demandera inces-

samment l'heure d'une liberté qu'il n'aura pas méritée et dont il ne saura user.

« Il faut donc, si nous sommes de véritables maîtres, que nous aimions nos élèves, c'est-à-dire que nous portions à leur avancement dans le bien et dans les lettres un intérêt sérieux, profond, persévérant ; que ce progrès de leur intelligence et de leur vertu soit l'occupation de nos jours et le songe de nos nuits ; que nous jouissions de leurs succès ; que nous soyons affligés de leurs échecs… Tout artiste aime son œuvre ; il s'y complaît, il s'y attache, il y met sa vie et quand l'œuvre au lieu d'être une statue ou un temple, est une âme, la grandeur de l'ouvrage émeut l'ouvrier, il croit à la vie de ce qu'il fait… L'artiste n'est plus un artiste, il est père…

« Il ne nous est donc pas difficile d'aimer nos élèves, il nous suffit de croire à leur âme, au Dieu qui les a faites et qui les a sauvées, à leur origine et à leur fin… »[14].

14. Arch. Abbaye-École – Fonds Lacordaire.

Au rythme des fêtes liturgiques

L'œuvre d'éducation du Père Lacordaire ne se limite pas au discours de la distribution des prix. La vie scolaire doit être rythmée par des fêtes, et des fêtes, il y en avait tout au long de l'année. L'organisation de journées festives dans un établissement scolaire fait partie intégrante de la vie d'un enfant. Quelles sont ces fêtes ? En novembre, l'École célèbre sa sainte patronne, la vierge martyre Cécile. Au cours de la Dominicale, les grands dignitaires sont nommés. Le 6 décembre, les plus jeunes ont le privilège de fêter saint Nicolas, le patron des enfants sages. Le 2 février, c'est la fête de la Présentation au temple avec la procession à l'extrémité du parc, vers le mur de clôture. Le 7 mars, saint Thomas, le docteur angélique, patron de la chapelle des élèves, est fêtée par un jour de congé.

À la veille du Mercredi des Cendres, les journées de carnaval, donnent lieu à de grandes festivités. Peu de temps avant la fin de l'année, les fêtes de Pentecôte sont l'occasion de fêter le père prieur. Les Anciens sont invités et se font une joie de revoir leur école, de découvrir des pièces de la grande maison qui étaient interdites aux élèves ! Les banquets, servis dans la salle

des fêtes, sont de véritables agapes gastronomiques. C'est aussi à cette époque que les jeunes élèves font leur première communion.

Les fêtes religieuses de Noël et de Pâques ne sont pas mentionnées dans les archives et les élèves, à cette époque, ne partaient pas en vacances. Il n'y a pas de date précise pour fêter l'Enfant-Jésus de Prague, pourtant très vénéré à Sorèze[15]. La salle des fêtes construite en 1857 se prêtait à toutes les manifestations festives organisées tout au long de l'année.

15. La statue de l'Enfant-Jésus de Prague est toujours en place, sur le toit qui donne sur le parc, au-dessus de l'ancien manège du XVIII[e] siècle.

Un lieu pour mourir

Le Père Lacordaire est venu à Sorèze, disait-il, « pour mourir ». Sa santé, affaiblie par de longs jeûnes et des pénitences sévères, donne de plus en plus d'inquiétude à son entourage dès la fin de l'hiver 1860. Il peut se rendre à Paris pour sa réception à l'Académie française, mais ne peut envisager un long voyage pour la translation des reliques de sainte Marie-Madeleine à la Sainte Baume.

L'abbé Lacordaire, l'ami de Lamennais et de Montalembert, le fondateur du journal *L'Avenir*, rêvait de liberté, d'une liberté conquise par le peuple. Prédicateur et éducateur, le fils de saint Dominique est passé à Sorèze pour permettre à la vieille École de ne pas mourir. Il n'y est pas oublié.

Prêtons l'oreille à une dernière confidence : « Et lorsque enfin nous touchons aux sommets blanchis de la vie, dans la région des glaces qui ne fondent plus, Jésus-Christ est notre dernière chaleur et notre suprême aspiration. Nos yeux ne peuvent plus voir, mais ils peuvent encore pleurer, et ces larmes sont pour Dieu qui en versa lui-même pour nous »[16].

16. F. MAURIAC, *Hommage à Lacordaire*, in *Revue du Tarn*, septembre 1961, n° 23, p.258.

Marie-Odile MUNIER